

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jueuis.

ABONNEMENT :

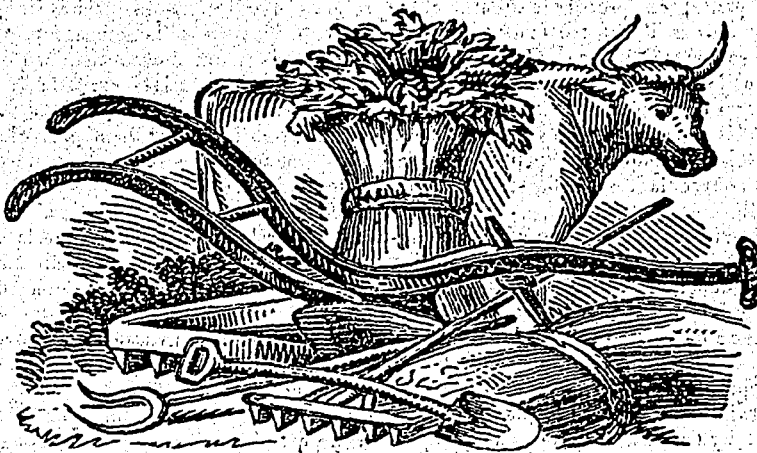
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Des légumineuses fourragères :

DU TRÈFLE ROUGE (Suite.)

Epoque des semis.—Depuis quelques années on a agité la question de savoir s'il ne serait pas préférable de semer le trèfle à l'automne plutôt qu'au printemps. Mais avant de donner une solution à cette question, il est indispensable de connaître qu'ici le climat et l'espèce de récolte dans laquelle on répand la graine de trèfle exercent une grande influence. Ainsi on sèmera à l'automne si les froids rigoureux ne saisissent pas la plante dans sa première végétation ou si les gels et dégels ne viennent pas mettre ses racines à nu.

Dans nos campagnes, il n'est pas toujours aisé de satisfaire à ces deux conditions. Il arrive très-souvent que la récolte précédente est enlevée tard du terrain et si on persiste néanmoins à semer la graine de trèfle, elle pourra tout au plus germer avant les fortes gelées, et alors les jeunes plantes périront presque infailliblement, surtout si, comme cela arrive très-souvent, la terre ne se couvre de neige que lorsque la saison est avancée.

Les froids de nos hivers sont si intenses que peu de plantes pourraient leur résister, si elles n'étaient protégées contre leurs atteintes par cette épaisse couche de neige dont les cultivateurs se plaignent souvent. Eh bien ! il ne faut pas trop se plaindre de cet épais manteau qui couvre nos campagnes pendant plusieurs mois de l'année. Il est une foule de circonstances où sans lui, nous aurions à déplorer de grands déficits dans les récoltes. Les physiiciens nous disent que la neige est un *corps mauvais conducteur de la chaleur*, c'est-à-dire qu'elle se laisse difficilement traverser par la chaleur. Cette propriété de la neige a été remarquée à différentes reprises, en plaçant un thermomètre sous la neige et un autre au-dessus, à l'air libre ; et toujours les deux instruments indiquaient des différences notables de température, et ces différences étaient même de plusieurs degrés, lorsque la couche de neige était épaisse. Alors

on comprend bien facilement pourquoi certaines plantes assez délicates même peuvent résister sans inconvénients à nos rigoureux hivers lorsque la neige les recouvre ; mais il en serait tout autrement si la neige ne protégeait pas nos champs. D'ailleurs les praticiens savent bien prédire si la récolte de foin sera faible ou forte. Sur quoi s'appuient-ils pour faire cette prédiction ? simplement sur l'action que les gelées ont pu avoir sur les plantes des prairies. Si la neige est venue tard et surtout si elle a fondu de bonne heure au printemps, les alternatives de gels et de dégels ont déchaussé les plantes ; leurs racines mises à nu se sont desséchées ou ont gelé, et dans tous les cas la mort en a été la conséquence.

Maintenant si on a pu semer la graine de trèfle de bonne heure à l'automne, elle aura de grandes chances de réussir. La plante aura parcouru sans entraves les premières phases de sa végétation, ses racines seront plus développées, auront pénétré à une plus grande profondeur dans le sol, et auront plus de vigueur pour résister aux froids, surtout si, comme nous venons de le dire, la neige a couvert la terre de bonne heure.

Cependant il est encore nécessaire ici de faire quelques réserves. Si l'on sème la graine de trèfle seule à l'automne sur un terrain convenablement préparé après l'enlèvement de la récolte précédente, on aura très-souvent à constater un grand succès ; mais si le semis de la légumineuse se fait dans une céréale d'automne, il pourra en résulter des pertes notables ; car alors si le printemps est chaud et humide, le trèfle nuit à la céréale et diminue son produit quelquefois d'un tiers au dire de quelques auteurs. De sorte que cette dernière pratique ne sera avantageuse que sur les terres légères qui perdent leur humidité dès la fin du printemps lorsque les pluies ont cessé.

En face des risques que l'on court par les semis de trèfle à l'automne, bien peu de cultivateurs le sèment dans cette saison ; tandis que le plus grand nombre attendent au printemps.

Les semis peuvent alors se faire ou dans une céréale d'automne ou dans une céréale de printemps le plus tôt possible. Dans le premier cas, on sème aussitôt que la terre est découverte, et ainsi les graines auront déjà germé, les plantes se

seront déjà emparées du sol avant les longues sécheresses de la fin du printemps et du commencement de l'été, et le succès sera plus complet. Quelquefois la richesse fait défaut au terrain qui porte la céréale d'automne, alors on y supplée en lui donnant ce qu'on appelle une *fumure en couverture*, cette fumure peut être appliquée à l'automne ou au printemps; mais dans les terres compactes, poreuses, ou en pente, on préfère exécuter cette opération au printemps. Dans ce cas, il est très-avantageux de répandre la graine de trèfle sur cette fumure. Cependant que l'on sème ou non le trèfle dans la céréale d'automne, aussitôt la terre découverte et dégelée, on lui applique un vigoureux roulage pour raffermir le sol soulevé par les gelées et rehausser les plantes dont les racines étaient quelque peu sorties de terre. Si alors la graine de trèfle couvre la terre, elle sera enterrée suffisamment par cette opération.

Mais on peut aussi semer plus tard dans une céréale d'automne, vers le quinze de mai par exemple, lorsque la végétation a déjà acquis beaucoup de vigueur. A cette époque, il devient nécessaire de briser la croûte qui se forme à la surface du terrain et qui entrave la croissance de la céréale, ou de briser les mauvaises herbes qui voudraient prendre une trop grande force. On y arrive par une même opération, le hersage; mais un hersage assez énergique sans crainte de détruire la plante qui fait les espérances du cultivateur, il y en aura certainement quelques pieds d'arrachés; mais cette légère perte sera rapidement et largement couverte par la vigueur de la végétation que les autres acquerront, vigueur telle que tous les rides seront comblés. Il est probable que retenu par la crainte, on n'osera pas exécuter ce hersage; mais que l'on essaie en petit et qu'ensuite on fasse la comparaison, on verra que notre conseil est tout à l'avantage des cultivateurs. Si donc on se décide à faire ce hersage, on pourra semer la graine de trèfle sur le terrain ainsi remué et on la couvrira au moyen d'un roulage ou d'un léger hersage, exécuté avec le dos d'une herse ordinaire ou simplement avec un fagot d'épines ou de branches quelconques.

Cependant on éprouve beaucoup de difficulté à enterrer la graine de trèfle dans les céréales d'automne, et d'ailleurs ces plantes sont encore peu cultivées; de sorte que nous devons surtout examiner le cas où l'on devra semer la légumineuse dans une plante de printemps, puisque c'est le plus ordinaire.

A ce propos M. P. Joigneaux écrit ce qui suit :

« Quand on sème avec les céréales de printemps, on commence par répandre l'avoine, l'orge ou le froment très-clair, que l'on recouvre avec la herse ou l'extirpateur; aussitôt après, on répand sur le même terrain la graine de trèfle que l'on enterre le plus légèrement possible, avec le dos de la herse, ou bien tout simplement avec des fagots d'épines attachés à un châssis. Ce dernier mode de recouvrir est suivi dans un grand nombre de localités et nous paraît bon à imiter. Il y a des cas, dans les terres légères notamment, où il n'est pas nécessaire d'enterrer la graine de trèfle : c'est lorsque de fortes pluies tombent aussitôt après les semailles. »

Cette manière d'opérer n'est cependant pas suivie partout : dans quelques localités les semailles du trèfle ne se font que huit à dix jours après celles de la céréale, et dans d'autres on attend même que les grains aient atteint une certaine hauteur.

Ces habitudes ont toutes leurs raisons d'être et le jeune commençant n'y trouvera pas toujours son compte à les mettre de côté pour employer des méthodes plus nouvelles. Les vieux praticiens qui connaissent intimement la localité où ils cultivent depuis leur jeune âge ont acquis une expérience que la connaissance des meilleurs principes agricoles ne pourra jamais remplacer complètement. Cette expérience est d'une absolue nécessité pour bien cultiver; et tant qu'on ne la possédéra pas on sera exposé à mille fautes.

Si donc, il est d'usage dans une localité de ne semer le trèfle que huit à dix jours après la céréale, il faudra d'abord suivre cette pratique et ne la changer que lorsqu'on en aura trouvé une autre mieux adaptée au climat. Il arrive très-souvent que le trèfle germe rapidement et acquiert une vigueur de végétation telle qu'il gêne la croissance de la céréale, diminue son rendement et rend la dessiccation des gerbes longue et difficile. C'est ce qui arrive toujours sous les climats pluvieux et dans ce cas, nous ne voyons pas de meilleure manière d'agir que de semer le trèfle une couple de semaines après la céréale.

Mais dans nos campagnes il n'y a rien de moins convenable que ces semis-tardifs; bien plus c'est, on pourrait dire, un bon moyen pour ne pas réussir, car la céréale étouffe très-souvent la légumineuse.

Enfin, dans les sols légers, qui se dessèchent beaucoup, on ne doit semer le trèfle que lorsque la céréale commence à ombrager le sol c'est-à-dire lorsqu'elle a atteint 2 pouces à 2½ pouces de hauteur. Après ce semis, on enterre la graine par un roulage.

Dans les Flandres, on sème ordinairement le trèfle dans le lin, mais on ne sème jamais ces deux plantes ensemble, parce que la première nuirait à la seconde; alors, on attend le moment où l'on veut sarcler le lin pour la première fois : la graine de trèfle est répandue avant le passage des sarcleuses et ces dernières par leur piétinement l'enterrent suffisamment.

La graine de trèfle demande à être peu recouverte, car la germination sera d'autant plus rapide et le nombre de graines qui lèvent d'autant plus grand qu'elle sera plus rapprochée de la surface du sol.

Voici, d'après M. Dubreuil, le résultat d'expériences faites dans ce but :

Sur cent graines de trèfle, il en lève			
0 sous 3 pouces de couverture			
27	"	2½	" " " " en 13 jours
93	"	1	" " " " en 9 jours
97	"	¾	" " " " en 6 jours
7 sans couverture entre le 5e et 8e jour.			

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Lundi dernier, dans l'après-midi, Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur a donné la sanction royale à quatre-vingt-quinze bills élaborés pendant la session. Les principaux sont ceux qui amendent les lois concernant l'éducation en cette province et la loi relative aux jurés et au jury; ceux qui concernent la vente et l'administration des terres publiques, la formation et l'encouragement des sociétés de colonisation, le département de l'agriculture et des travaux publics, les écoles d'industrie; celui qui amende l'acte intitulé "acte pour encourager la colonisation"; celui qui a pour objet d'encourager certains chemins à lisses de colonisation; ceux enfin qui incorporent la ville de St. Germain de Rinouski, la compagnie du chemin de fer de la vallée de St. François et de Kennébec, la compagnie du chemin à lisses de Québec à Gosford, celles des chemins à lisses de Lévis à Kennebec, de Sherbrooke, des townships de l'Est et Kennébec.

Mgr. John Thomas Mullock, évêque de Terrebonne, vient de mourir. Le diocèse de St. Jean de Terrebonne, dit le *Nouveau Monde*, comprend un collège, 14 couvents, 30 prêtres, 51 églises ou chapelles. La population catholique est de 54,000 âmes.

Les derniers journaux d'Europe nous apprennent que M. Gladstone est bien déterminé à emporter la pièce au parlement

anglais et à faire accepter le projet de loi qui prononce l'abolition de l'Eglise établie et rend justice à l'Irlande. Les conservateurs, M. Disraeli en tête, se sont creusé l'esprit pour découvrir quel moyen il fallait prendre afin de repousser efficacement ce projet de loi. Ils ont eu l'idée d'en laisser passer la seconde lecture sans opposition, se contentant de protester, dans le but de réserver toutes les forces de l'attaque pour la discussion en comité. Dans cette dernière, ils auraient proposé des amendements à chacune des clauses du projet de loi, et de cette façon ils auraient tellement fatigué le gouvernement qu'ils l'auraient contraint à retirer son bill. Dans le cas où cette tactique n'aurait pas eu le succès désiré, ils auraient organisé dans la chambre haute une résistance invincible. Mais la mise à exécution de ce dernier plan a échoué : les pairs n'ont pas voulu prendre une attitude qui les eût rendus très-impopulaires et leur eût fait perdre le reste du prestige qu'ils conservent encore.

"D'ailleurs, dit M. Lacordaire, qui écrit de Londres à l'*Univers*, M. Gladstone est fermement résolu à recourir aux moyens extrêmes. Au cas où son projet amendé par la chambre haute reviendrait aux communes et serait adopté par elles, le premier ministre dissoudrait immédiatement la Chambre et en appellerait une seconde fois à la nation. Si, au contraire, la Chambre basse, repoussant cette mutilation, en revenait à la rédaction primitive, les pairs seraient officiellement prévenus que la session se prolongerait tant que la question vitale du moment ne serait pas réglée, dût le gouvernement introduire dans la Chambre privilégiée, un nouvel élément libéral.

"En présence de cette résolution qui leur a été communiquée officieusement, les conservateurs ont pris un parti moyen, celui d'attaquer immédiatement. Au moment où le premier ministre se lèvera pour demander à lire une seconde fois son projet, M. Disraeli demandera le renvoi de cette lecture à six mois, manière polie de solliciter le rejet d'une mesure. La bataille ainsi franchement engagée dessinera clairement les forces des deux partis. Mais bien que M. Disraeli croie pouvoir compter sur quelques défections dans le camp libéral, je crois pouvoir lui prédire une minoité d'environ cent voix.....

"M. Gladstone compte tellement sur la victoire, que le gouvernement ne pourroit plus aux vacances qui surviennent dans l'Eglise d'Irlande, à moins d'une absolue nécessité."

Cette seconde lecture du bill de M. Gladstone a eu lieu : le gouvernement a obtenu alors une majorité de 118 voix.

Nous lisons ce qui suit dans *Le Magasin catholique*, touchant le R. P. Félix qui cette année encore a prêché le carême à Notre-Dame de Paris :

"Célestin-Joseph Félix est né en 1810, à Neuville-sur-Escaut, près Valenciennes.

"Il se fit remarquer de bonne heure par sa vivacité, son activité et la précocité de son intelligence. Ses parents, modestes cultivateurs, comprenant que pour lui l'enseignement de l'école du village était insuffisant, l'envoyèrent chez sa tante qui habitait Cambrai, afin qu'il pût suivre les cours des Frères de l'école chrétienne.

"Il fut envoyé ensuite au collège, où ses progrès furent rapides, et de là au séminaire, où, par la douceur de son caractère la bonté de son cœur, il sut se faire pardonner sa supériorité. Aujourd'hui que les discours du R. P. se font remarquer par la force et l'énergie de la logique, unies aux charmes de la diction, ses condisciples se rappellent qu'il brillait surtout dans ses classes par un style doux et fleuri. Sous les dehors d'une joyeuse amabilité, le jeune lévite cachait le feu sacré du dévouement religieux.

"Le P. Félix entra fort jeune dans la Compagnie de Jésus. Il a passé par cette longue suite d'études littéraires et théologiques avec laquelle la compagnie sait si bien donner à un homme

toute la perfection qu'il est capable d'acquérir. Le Révérend Père a été professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception, à Amiens. Dans ses premiers sermons et dans ses premières conférences on apercevait quelques traces des souvenirs de son professorat ; maintenant elles ont complètement disparu.

"Il fut ordonné prêtre à Liège.

"C'est en 1853 qu'il fit ses débuts comme conférencier à Notre-Dame. Malgré ses grands talents,—car on le regarde comme profond théologien, comme philosophe et littéraire distingué,—on craignait en le voyant monter dans cette chaire illustrée par les PP. Lacordaire, Ravignan, MM. Plantier, Baulain, etc ; mais bientôt les craintes se dissipèrent : le P. Félix, qui n'avait accepté cette lourde charge que par obéissance, prouva l'heureux choix de Mgr. Sibour, qui avait pour lui une prédilection marquée. Le P. Ravignan assista à ses débuts et prédit à son successeur les succès qui l'accompagnent partout où sa voix retentit.

"Il n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes supérieurs de remuer le monde, et l'on n'est un homme supérieur qu'à deux conditions : la hauteur de l'intelligence et la force de la volonté.

"La vocation spéciale que Dieu a faite au P. Félix, c'est celle de bien connaître les faiblesses, les maladies de son siècle, et de le lui dire avec la liberté de son saint ministère. Il aborde hardiment ces grandes démonstrations si nécessaires à notre temps et les plus propres à affermir ceux qui croient et à persuader ceux qui ne croient pas.

"Il possède de grandes qualités oratoires : il a la parole facile, la voix étendue et sonore, l'accent et le geste expressifs, le goût des grands développements, des divisions régulières et de ce que l'on appelle, en Allemagne, les constructions logiques. Il excelle à combattre les erreurs les plus dangereuses du siècle....

"C'est un illustré orateur et un ardent apôtre. Esprit, talent, imagination, goût, convenances de toute espèce observées avec le tact le plus délicat, et le tout sans la moindre apparence de recherche ni d'effort.....

"Il est à la hauteur de la noble et difficile mission qui lui est confiée ; et chaque année il grandit, il se surpasse en présence d'un auditoire qui l'admire chaque jour davantage.

"...Voilà le dix-septième carême que prêche le P. Félix, et son auditoire n'a pas diminué ; au contraire, il augmente chaque année."

Le-Catéchisme d'agriculture

Par M. l'abbé N. A. Leclerc.

1 Vol. in-12 de 89 pages, chez C. Darveau, Québec

Nous aurions voulu parler plus tôt de ce bon petit livre que l'auteur a écrit pour "tous les élèves de nos écoles ;" mais il ne nous est parvenu que depuis deux ou trois jours. Nous nous hâtons d'unir notre faible voix à celle d'un grand nombre de journaux qui en ont salué l'apparition comme une bonne fortune pour les écoles de campagne.

L'auteur mérite nos plus sincères félicitations pour avoir employé ses loisirs à une occupation si utile. Il était d'ailleurs bien préparé à ce genre de travail, comme ancien rédacteur de la *Gazette des Campagnes*, dont les lecteurs aiment toujours à se rappeler les intéressantes *causeries agricoles*. Son livre est à répandre, à distribuer comme récompense. Il sera reçu avec plaisir.

En l'écrivant, M. Leclerc s'est proposé de mettre l'agriculture à la portée des enfants, et "de faire ressortir toute la

"noblesse, les ressources, les avantages temporels et spirituels que la vie des champs peut offrir à ceux qui s'y livrent avec intelligence et bonne volonté." Idée excellente, s'il en fut jamais, et qui explique l'empressement avec lequel plusieurs personnes distinguées, amies de l'auteur, sont venues le féliciter par des lettres reproduites en tête du livre.

L'ouvrage est dédié à l'honorable M. Chauveau, premier ministre de la province de Québec, etc. L'auteur ne pouvait le mettre en meilleures mains.

Dans un discours préliminaire, M. Leclerc montre l'agriculture sous son vrai jour; il fait voir que la profession de cultivateur doit être préférée à toute autre. Il emploie le style direct, il adresse la parole aux jeunes gens eux-mêmes, *mes jeunes amis*: de là plus de vie, de chaleur et d'intérêt. Il expose nettement, parlé bien; plaît par la verve du style, et la vie qui y circule de la première ligne à la dernière. Ce discours devrait être lu et relu souvent.

Vient ensuite un chapitre pour prouver que la pratique sans la science n'est qu'une routine opposée à tout progrès, à toute amélioration. Le reste de l'ouvrage est divisé en cinq parties consacrées à une étude rapide des différents sols, des amendements, des engrais, des instruments aratoires, de la culture des plantes, des assolements, des soins à donner aux animaux de ferme, enfin de la culture des arbres.

En louant sans détour les bonnes intentions de l'auteur, nous ne voulons pas faire une réclame de libraire. Ce n'est pas non plus ce qu'il attend de notre part.

Autant nous aimons à le féliciter de la bonne pensée qu'il a eue de vulgariser les notions de la science agricole dans les écoles de la campagne, autant nous souhaitons, dans l'intérêt de son œuvre que nous avons à cœur autant que qui que ce soit, voir disparaître, dans une seconde édition, quelques taches qui, dans notre humble opinion, peuvent nuire à son livre. Les corrections que nous prendrons la liberté de lui suggérer en doubleraient la valeur.

Disons d'abord que plusieurs réponses sont trop longues. Comment veut-on qu'un enfant retienne bien et comprenne une réponse d'une demi-page et même plus?

Un catéchisme destiné à l'enfance ne doit pas surcharger la mémoire. Des réponses courtes se retiennent mieux.

Page 23.—L'auteur dit qu'on appelle terres légères celles qui sont principalement composées de sable. A cette définition il faudrait ajouter: *certaines terres calcaires qui ont très-peu de consistance.*

Page 24.—Le sable, l'argile et la chaux ne sont pas combinés mais *mêlés.*

Page 25.—L'auteur dit que les meilleurs amendements sont la marne et la chaux. Il faudrait ajouter, *les cendres et les débris de démolitions.* Ces dernières sont des amendements parce que comme les premières elles modifient la constitution du sol, en ce qu'elles ameublissent les sols argileux et donnent de la consistance aux terres légères.

Pages 25, 26.—L'auteur recommande la marne argileuse pour améliorer les terres sablonneuses.

Il faut distinguer: si la marne employée contient jusqu'à 50 par cent de calcaire, il ne serait pas bon de l'employer, parce que si l'on met sur un sol léger une aussi grande quantité de calcaire, d'un sol chaud l'on fera un sol brûlant, et l'amélioration sera manquée.

Page 28.—En conseillant l'emploi de la chaux, l'auteur a oublié de dire qu'il faut en même temps mettre du fumier. Beaucoup de chaux, beaucoup de fumier. Voilà un axiome qu'un bon praticien n'oublie jamais. Ceux qui feront usage du *Catéchisme d'agriculture* feront bien d'y faire attention.

Les doses de 150 minots de chaux à l'arpent, sans une

fumure proportionnée, ruinerait infailliblement nos terres. On ne voit ces doses qu'en Angleterre où le climat humide et le sol bien engraisé les permettent quelquefois.

Page 29.—Il ne faut pas dire que "le plâtre ne convient pas aux prairies naturelles." Au contraire, il est très bon s'il s'y rencontre beaucoup de trèfle et de jargeau. Il aurait fallu dire: convient *peu* comme tous les auteurs l'enseignent.

Page 30.—L'auteur divise les engrais en trois espèces: engrais animaux, engrais végétaux et engrais mixtes. A la place de ce dernier il faudrait dire *minéraux.* Les engrais mixtes sont composés de ces trois espèces en différentes proportions.

Page 31.—L'auteur dit: "les vieux chiffons de laine valent dix fois mieux, comme engrais, que le meilleur fumier." Généralement on estime que de 2½ charges de chiffons de laine ont autant de valeur que cent charges de fumier de ferme. Ils valent donc 41 fois plus que le fumier ordinaire.

Page 32.—L'auteur dit: "les plantes qui conviennent le mieux pour cet usage (les engrais verts) sont celles qui se décomposent le plus promptement, et dont la graine a moins de valeur." Il faudrait ajouter: *qui ne prennent que peu de nourriture dans la terre et beaucoup dans l'atmosphère.*

Page 32.—"On appelle engrais mixtes un mélange de matières animales et végétales."—Il aurait fallu ajouter *minérales.*

Page 35.—"L'emploi du plâtre en poudre est aussi très-utile, parce qu'il empêche l'évaporation des principes volatiles contenus dans le fumier, et les fixe en les convertissant en sels."

L'emploi du plâtre en poudre mêlé au fumier n'est pas recommandable, parce que si, d'un côté, le plâtre fixe les principes volatiles, de l'autre, il produit des sulfates de potasse et autres, dont l'utilité n'est pas encore bien démontrée. Il ne faut pas s'exposer à perdre d'un côté ce que l'on gagne, de l'autre.

Page 42.—L'auteur veut "que la largeur donnée à la bande retournée à la charrue soit égale à la profondeur du labour." Si la bande est aussi large qu'épaisse elle ne versera pas. La proportion entre la largeur et l'épaisseur doit être comme 3 est à 2.

Page 46.—L'auteur a cru devoir consacrer un chapitre aux irrigations. On ne saisit pas bien l'à propos d'une telle question dans un ouvrage aussi élémentaire qu'un catéchisme d'agriculture destiné aux petites écoles.

Il dit que l'application bien entendue de ce système a le plus contribué autrefois à la prospérité de l'agriculture en Egypte, en Perse, chez les Romains et chez les Maures en Espagne; et qu'aujourd'hui elle fait la richesse de la Lombardie, du Piémont et de certaines parties du midi de la France. Cela est vrai. Mais pour que cela prouvât quelque chose, il faudrait qu'il y eût une analogie quelconque entre le climat de ces contrées et le climat du Canada, avec ses neiges et ses gelées qui bouleversent tout, ses orages et ses pluies fréquentes qui quelquefois se changent en torrents.

Page 54.—L'auteur dit que la terre destinée à la culture du blé-d'inde doit être labourée deux fois en automne et une fois le printemps, excepté si elle a été ameublie par une récolte de patates ou de navets. Comme le blé-d'inde ne se cultive bien qu'en terre légère, il n'est pas bon de recommander de faire deux labours en automne. Un seul labour au printemps suffit.

Page 67.—L'auteur dit que la culture en ligne du haricot, de la fève ou *gourgane* n'est guère praticable en grande culture, parce qu'elle est plus dispendieuse à cause des sarclages, que si ces légumineuses étaient semées, à la volée. Pourquoi cette culture serait-elle plus dispendieuse que celle des plantes sarclées, comme les navets, les carottes et les betteraves?

Est-ce que les travaux de sarclages et autres sont plus

difficiles pour les haricots et les fèves, que pour les navets ? Rien n'empêche d'employer pour cela des instruments traînés par des chevaux. Il faudra, il est vrai, espacer les lignes un peu plus, mais cet espacement est nécessaire pour la bonne venue des gourganes ou des fèves à cheval. Quant aux petites fèves il y aura perte de terrain, mais on peut restreindre leur culture et les sarcler et rechausser à la grappe.

Page 69.—Il est très-douteux que l'on puisse dire que la patate réussit quelquefois dans les terrains humides et compactes.

Page 73.—L'auteur dit que l'huile de chènevis, ou de graine de chanvre est excellente pour la peinture et l'éclairage. C'est tout le contraire qu'il eut fallu dire. On n'en fait usage que pour les peintures grossières, et en brûlant elle produit beaucoup de fumée.

Page 79 à 83.—Les chapitres qui traitent des assolements et du bétail sont trop courts, relativement à leur importance. Ils n'occupent que sept pages et demi de l'ouvrage entier. L'auteur sait fort bien pourtant que notre agriculture est en défaut sur ces deux points. Le bétail surtout, qui forme une grande partie de la richesse du cultivateur, mérite une attention particulière.

Page 84.—Les trois petits chapitres consacrés à l'arboriculture nous paraissent beaucoup trop courts pour être de quelque utilité pratique, même dans les petites écoles.

L'ouvrage eut été plus complet avec quelques notions de jardinage.

Avant de finir nous croyons utile de faire une remarque. La plupart des lettres reproduites en tête de ce livre paraissent demander que le *Catéchisme d'agriculture* de M. l'abbé Leclerc soit rendu obligatoire dans les écoles. On nous pardonnera sans doute, comme à tout autre, d'émettre une opinion sur une question d'enseignement public à propos d'agriculture.

Si pour créer le goût de l'agriculture parmi les enfants de la campagne un livre quelconque doit être absolument imposé dans nos écoles, nous n'avons rien à y voir. Mais il est une autre question à examiner avant celle-là. Beaucoup de personnes s'imaginent que l'agriculture peut s'enseigner dans les écoles élémentaires à un degré suffisant, au moyen d'un livre quelconque, fut-il irréprochable. Elles croient qu'avec un tel enseignement on créera l'esprit rural, le goût des améliorations, la science de la vie des champs, telle que la comportent les vœux de tous ceux qui ont répondu au comité de l'agriculture l'année dernière. Au risque de surprendre et même de contrister des amis, nous dirons que c'est une grave erreur.

Lors de la grande enquête ordonnée par Napoléon III sur les besoins de l'agriculture française, il y a deux ans, il s'est élevé un vœu unanime en faveur de la diffusion de l'enseignement agricole dans l'instruction publique à tous les degrés.

Conformément à ce vœu, l'Empereur par décret du 12 février 1867, a institué, sous la présidence des ministres de l'Instruction Publique et de l'Agriculture, une commission pour étudier la question. Cette commission a adopté plusieurs résolutions qui ont été approuvées par l'Empereur. L'une de ces résolutions porte "qu'il sera recommandé aux instituteurs des communes rurales de donner, par le choix des dictées, des lectures et des problèmes, une direction agricole à leur enseignement, tant dans la classe du jour que dans celle du soir."

Les instructions ministérielles ont fait l'application de cette pensée en la développant. L'instituteur primaire ne doit pas se poser en professeur d'agriculture. Il doit laisser au père et à la mère la tâche importante de l'apprentissage du métier.

Le rapporteur de la susdite commission, M. Gandon, dit que "pour donner une couleur agricole à son enseignement, l'instituteur n'est pas obligé de parler à tout propos d'agriculture ou d'horticulture à ses élèves. Ce serait, dit-il, loin de notre pensée et de celle de l'administration. . . . Dans les écoles ru-

rales, c'est sur des sujets d'agriculture que l'on doit le plus souvent faire lire, écrire, composer, calculer. . . . Cahiers d'écriture, grammaire, arithmétique, géographie, histoire, auraient besoin d'être refondus dans ce sens. C'est ainsi que l'enseignement agricole se trouvera fusionné avec les études classiques qui ne peuvent qu'y gagner à tous égards."

Or ce travail est déjà fait et très-bien fait, puisque la commission impériale pour le développement de l'enseignement agricole l'a approuvé.

Nous avons sous les yeux le prospectus d'un cours complet d'enseignement classique agricole à l'usage des écoles primaires sous la direction de M. Louis Gossin, professeur d'agriculture distingué, avec la collaboration de professeurs de Facultés ou de Lycées et d'Inspecteurs de l'Instruction primaire, sous la présidence de M. Duruy, ministre de l'Instruction publique.

La collection de ces livres comprend jusqu'aujourd'hui dix ouvrages, savoir :

- 1o. Arithmétique élémentaire, par M. L. Gossin ;
- 2o. Grammaire française, avec exemples et exercices en rapport avec l'agriculture, par MM. Gossin et Lancelin, inspecteur de l'instruction primaire ;
- 3o. Cours de dictées françaises par M. L. Gossin ;
- 4o. Méthode rationnelle de lecture, en 9 tableaux, *idem* ;
- 5o. Premier livre de lecture courante, *id* ;
- 6o. Lectures choisies, *id* ;
- 7o. Syllabaire, *id* ;
- 8o. Manuel élémentaire et classique d'agriculture, d'horticulture et de jardinage, *id* ;
- 9o. Histoire de France abrégée, contenant l'histoire du travail agricole et industriel, par M. E. Chasles ;
- 10o. Eléments d'histoire naturelle, zoologie, botanique, minéralogie, géologie, à l'usage des écoles normales et des écoles primaires, par M. L. Gossin.

Il ne s'agirait donc plus que d'adapter ces ouvrages à nos écoles canadiennes, avec les changements de mesures métriques françaises et autres commandées par les circonstances.

Mais nous voici entraîné sur un terrain qui n'est pas le nôtre. Faisons excuse, et n'allons pas plus loin.

Questions et réponses

FOURBURE DES PATTES DU CHEVAL.

Un correspondant de S. M. nous demande un remède contre la fourbure ?

Rép.—La fourbure attaque les pieds de derrière, ou ceux de devant, rarement les quatre ensemble.

Ses principales causes sont : une marche forcée sur un terrain dur et pierreux, un refroidissement subit, une mauvaise ferrure, l'usage immodéré du blé, de l'orge, de l'avoine et du blé-d'Inde. Donnés en petite quantité, ces grains sont excellents.

Traitement : déferrer l'animal, le mettre dans une écurie tempérée, lui envelopper les paturons et les pieds avec un cataplasme foriné par un mélange de bouse de vache et de terre glaise délayées dans du vinaigre ; humecter souvent ce cataplasme avec de l'eau froide, dans laquelle on a jeté quelques gouttes de vinaigre, et le renouveler deux fois par jour. S'il y a fièvre, une saignée peut devenir nécessaire. Intérieurement donner des sels rafraîchissants, par exemple du sel à purger dissous dans l'eau à laquelle on ajoute une petite quantité de farine, trois cuillerées à soupe toutes les deux heures.

Nourriture légère, point d'avoine, peu de foin, de la paille de blé, du son en bouette. Laisser boire à volonté de l'eau blanche dans laquelle on a jeté quelques morceaux de salpêtre.

Une fourbure négligée peut mettre le cheval hors de service.

GOURME DES MOUTONS.

Un autre correspondant de la Rivière-du-Loup voudrait avoir un remède contre la gourme des moutons ?

R.—On donne le nom de gourme à deux maladies bien différentes : la Coryza (rhume de cerveau) et la présence des œstres du nez. Les animaux atteints de la première respirent difficilement, leurs narines laissent écouler une matière muqueuse et transparente, qui devient ensuite plus épaisse et souvent se parseme de stries de sang ; quelquefois elle s'attache autour des narines et peut les obstruer complètement.

Ses causes sont les pluies, les orages, les temps froids et humides, les nuits fraîches.

Cette maladie est rarement dangereuse et se dissipe d'elle-même aux premiers beaux jours.

La seconde est produite par des larves (vers) qui se sont introduites dans le nez.

L'animal fait des efforts pour s'en débarrasser, il baisse la tête, la renne, l'élève et quelquefois tourne sur lui-même.

On facilite la sortie de ces larves ou du moins on les fait mourir, en exposant les moutons à la vapeur de l'essence de térébenthine, ou à la fumée de vieux cuirs, de vieux souliers. Pour cela on a soin de renfermer les animaux à traiter dans un local étroit et bien bouché.

Si les larves meurent dans les cornets, il faut les en extraire ce qui n'est facile que pour un homme de l'art.

Sucre d'érable.

Nous lisons dans l'Union des Cantons de l'Est :

La hausse récente, dans le prix du sucre, d'environ trois centins la livre, ou plus de trente par cent, par suite des troubles politiques de Cuba, ne manquera pas de stimuler les cultivateurs des Cantons de l'Est et de les engager à rendre aussi productive que possible la "saison des sucres" qui va commencer bientôt. La grande profondeur de la neige dans les bois (plus de 6 pieds), ne saurait manquer d'être un obstacle sérieux à l'entailure et aux tournées, mais trois centins extra par livre suffiront bien pour couvrir l'excédant de la dépense. On peut s'attendre à ce que les érables vont bientôt couler, et l'on devrait faire tous les préparatifs sans délai. Comme on sait, la terre n'est que très-peu gelée, surtout dans les bois ; cela indique que la saison du sucre sera courte ; c'est pourquoi il importe qu'on la favorise pendant sa courte durée. Le prix du bon sucre peut être porté sans crainte de se tromper, à dix centins la livre ; il peut même assez probablement monter jusqu'à quinze sous la livre ; au lieu que le sucre de qualité inférieure vaudra deux ou trois centins de moins la livre, et même plus. Si l'on considère qu'il est à peu près aussi facile de faire du bon sucre que d'en faire qui soit médiocre, il est pour le moins curieux que les faiseurs de sucre persissent à manufacturer un article noirci et gommeux, au lieu de ce beau sucre clair et luisant, égal à la meilleure cassonade et beaucoup plus agréable au goût.

Il y a trois choses absolument nécessaires pour faire du beau sucre : —1o. Il faut tenir les baquets ou auges, les chaudrons ou bouilloires et tous les ustensiles dont on se sert, aussi propres que possibles et pour cela, quand on veut nettoyer un de ces instruments, on n'a qu'à y jeter un peu de chaux vive, sur laquelle on répand un peu d'eau bouillante. 2o. Il faut couler le sirop dans la flanelle, matière pour enlever toutes les saletés et ôter cette sabonneuse communément appelée nitre. En se servant d'une flanelle double, on atteindra facilement ce but. 3o. Il faut éviter avec soin de brûler son sucre.

Il est tout-à-fait important de conserver le goût du sucre, et pour cela, il faut le brasser souvent, c'est-à-dire, lorsqu'il est

suffisamment cuit, tirez-le et brassez-le jusqu'à ce qu'il soit sec et en grains. Le sucre ne sera pas alors aussi blanc que lorsqu'il est asséché, mais il n'y aura point de perte ou melasse, et la quantité sera augmentée en proportion, sans qu'il y ait de difficulté pour le trancher. Si l'on veut rendre le sucre blanc, au lieu de le brasser faites-le filtrer dans les tinettes, et lorsqu'il est en grains, faites une ouverture dans cette tinette et asséchez, ayant le soin de couvrir la tinette d'une étoffe mouillée, qu'il faut tenir humide jusqu'à ce que la melasse ait cessé de couler. Pour faire le plus beau sucre, faites-le fondre de nouveau, et asséchez de la sorte une seconde fois.

Voilà ce que font les faiseurs de sucre renommés et ce que tout le monde peut et doit faire.

Petite chronique agricole

La première semaine d'avril a été bien sombre. Nous avons eu de la pluie et de la neige en quantité ces jours derniers. Comme d'ordinaire en pareille saison le froid a succédé à ce doux temps. Conformément à la mauvaise habitude contractée depuis le commencement de février, les chars n'ont pas bougé. Le train de la Rivière-du-Loup, du 30 mars, est demeuré stationné à l'Islet, et l'autre à Lévis. On rapporte qu'en différents endroits de la voie ferrée sur une longueur de deux à trois milles, il y a jusqu'à trois et quatre pieds de neige. Nous ne surprendrons donc personne en disant que nous n'avons reçu nos malles de la semaine que samedi dernier. Elles ont été expédiées par voiture. Celles d'en bas ne nous sont parvenues que dimanche après-midi. Une malle par semaine c'est un peu contrariant quand il est de règle de la recevoir tous les jours, et malheureusement, ce système postal en vogue sur les bords du lac St-Jean, où les communications ne sont pas des plus faciles, n'est pas propre à satisfaire le public de ce côté-ci du fleuve. Avant l'existence du Grand-Tronc on ne connaissait guère ces tristes retards.

Le ciel est presque toujours couvert : voilà déjà huit jours que le soleil se dérobe presque complètement à nos regards. Le printemps se laisse un peu trop désirer. S'il tient à nous faire oublier le passé, il aura forte affaire. D'abord pour arriver à un succès apparent, il devra bannir pour longtemps le vent de nord-est avec son froid et ses brouillards.

Il est probable que nous n'aurons un changement de temps qu'avec la nouvelle lune. Patience donc. Si nous n'avons pas eu le plaisir d'entendre la voix mélodieuse du rossignol au beau jour de Pâques comme nos amis des Trois-Rivières, espérons du moins que cet aimable chanteur ne tardera pas à faire apparition.

Nous lisons ce qui suit dans l'Ordre du 1er avril, édition hebdomadaire :

"La Chambre d'agriculture vient de recevoir par l'entremise de son actif Secrétaire, le Dr. Georges Leclère, 860 bocaux contenant 860 graines différentes données à notre nouveau Musée Agricole par la célèbre maison Villemorin-Andrieux, de Paris. Cette collection sera complétée au printemps et elle sera alors, nous dit-on, la plus considérable de ce genre en Amérique.

"Nos lecteurs se rappellent sans doute le travail élaboré de M. Leclère sur la formation d'un musée agricole que nous avons publié l'été dernier. Il est plus que probable que ce Musée Agricole sera, avant peu, un fait accompli. Nous nous réjouissons beaucoup de cette innovation, dans l'intérêt bien entendu de l'agriculture."

☞ Nos lecteurs voudront nous pardonner le retard apporté dans la publication du présent numéro de la Gazette. Vu l'interruption des Chars, il a été impossible d'avoir du papier à temps.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XXI

La rencontre de Henri de Brabant et de Satanais.

(Suite.)

Elle s'arrêta un moment, puis se remettant à marcher lentement, elle reprit :

— Bien loin, sur cette terre d'Orient qu'on dirait être un riche domaine dépendant du palais du soleil, il y avait un royaume où la main de la nature et l'industrie des hommes avaient accumulé tous les éléments de luxe, de grandeur et de magnificence. Les dômes du palais étaient tout dorés ; sur les places publiques, les fontaines coulaient dans des bassins d'argent massif, et, dans les temples, les autels étaient enrichis de pierres précieuses. La pauvreté était inconnue dans ce pays heureux où l'on faisait deux récoltes par an.

Le roi de ce royaume se nommait Ildérim, ce qui veut dire : " la lumière. " Depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa dix-huitième année, il avait été tenu selon l'usage prisonnier dans son palais, ne connaissant du monde que ce que lui en avaient appris ses maîtres et son gouverneur. Aussi, quand les ministres et les hauts dignitaires du royaume vinrent se prosterner à ses pieds, et lui apprendre la mort de son père, lui sembla-t-il qu'il entrait dans une nouvelle existence.

Laissant à ses ministres l'administration des affaires, il ne songea qu'à ses plaisirs. Deux années se passèrent ainsi, et le peuple commença à murmurer.

Profitant de cette situation, Mansour, le souverain d'un pays voisin, rassembla une nombreuse armée, et envahit le territoire d'Ildérim. Kara-Ali, le ministre de ce dernier, marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut battu et forcé de fuir honteusement devant le vainqueur.

A cette nouvelle, Ildérim secoua son engourdissement, ceignit son cimier, monta à cheval, et parcourut les rues de la ville. Sa présence électrisa les habitants qui accoururent sous sa bannière. Après avoir fait jeter en prison Kara-Ali et ses autres ministres, qui avaient profité de son inexpérience pour gouverner sa place, il arma toute la population et se mit en tête de ses troupes.

La bataille se livra à quelques lieues de la capitale ; elle commença au lever du soleil ; mais malgré des prodiges de valeur, Ildérim fut forcé de lâcher pied, et son armée finit par être mise en déroute.

Déterminé à périr plutôt que de survivre à sa défaite, Ildérim sauta à bas de son cheval et se jeta au pied d'un arbre, résolu à attendre la mort. En vain ses compagnons le supplièrent-ils de fuir : il leur ordonna de le laisser à son destin. Quand il se trouva seul, l'infortuné monarque s'abandonna à son désespoir, et maudit le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse.

— Oh ! murmura-t-il, puisque Dieu n'a pas eu pitié de mon désespoir, que Satan vienne à mon aide ! "

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'un homme de haute taille, à la mine sombre et farouche, apparut devant lui. L'obscurité était déjà venue, et, dans l'ombre, il lui sembla voir un géant. Un sentiment étrange, profond, s'empara d'Ildérim, qui frissonna en se rappelant ses dernières paroles.

— Tu as appelé Satan à ton secours, dit l'étranger ; parle, et dépêche-toi, car Mansour et ses soldats avancent, semblables à un torrent. Que désires-tu ?

— Sauver mon peuple, et échapper moi-même au déshonneur, répondit Ildérim.

— Jure alors de me consacrer l'enfant qui sera ton premier-né, dit l'étranger, et je me charge de disperser les ennemis comme des feuilles chassées par le vent.

— Je jure ! s'écria le malheureux roi, qui que tu sois, je le jure ! "

L'étranger l'aida à monter à cheval. Des soldats sortirent tout à coup des bois environnants, se réunirent aux débris de l'armée qui s'était ralliée sous les murs de la ville, et grâce à ce secours inattendu, la bataille recommença. Une heure suffit pour anéantir l'armée de Mansour.

Ildérim fut reçu avec enthousiasme par ses sujets ; toutes les maisons furent illuminées, et toute la population s'assembla dans les rues pour saluer le jeune vainqueur.

Que vous dirai-je ? La paix fut rendue au royaume et Ildérim, ne se souvenant plus du serment qu'il avait fait dans un moment de désespoir, ou plutôt se persuadant que ce n'était qu'un songe de son imagination exaltée, épousa Alméria, fille d'un roi de Géorgie, qui mit au monde deux filles.

La nuit même de leur naissance, l'étranger dont l'intervention avait causé la défaite de Mansour se présenta de nouveau devant Ildérim, et réclama l'exécution de sa promesse. Ildérim demanda conseil à un vénérable prêtre qui habitait son château. Il se nommait Héraclius, et fut terriblement puni de l'intérêt qu'il portait à son ami car une nuit il fut trouvé poignardé dans sa chambre, à deux pas de celle d'Alméria.

Par la volonté de l'inconnu, qui semblait posséder une puissance surnaturelle, je fus nommée Satanais, et ma sœur reçut le nom d'Ætina. Plusieurs années s'écoulèrent ; quand, un jour, le mauvais fortune vint de nouveau me frapper. Kara-Ali, pénétré secrètement dans le royaume, surprit mon frère au moment où il langait dans la rivière qui bordait le jardin, le cadavre d'Héraclius, dont on ne pouvait expliquer le meurtre. Il accusa mon père de la mort de ce vieillard, et le peuple, dans son indignation, envahit notre palais. Mon père, fait prisonnier par Mansour, fut jeté dans un donjon, et ma mère, avec ses deux enfants, arriva seule à la cour du roi de Géorgie. Mais là, encore, le malheur nous poursuivit, car le shah de Perse fit la guerre au père de ma mère, dont il massacra toute la famille.

Nous revînmes en Europe, nous traversâmes les provinces de l'empire ottoman, et arrivâmes en Bohême. Pourquoi ma mère choisit cette contrée pour sa nouvelle patrie, c'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il qu'elle acheta une petite ville à quelques lieues de Prague, et qu'elle s'y consacra à mon éducation et à celle de ma sœur. Mais nous ne devions pas la conserver longtemps. Six mois après notre arrivée en Buhême, la mort l'enleva aux enfants qu'elle aimait tendrement. Ætina et moi restâmes ainsi orphelines, n'ayant avec nous que le vieux et fidèle serviteur qui nous avait accompagnés dans notre exil. Ce fut lui qui, sur son lit de mort, nous raconta en détail les incidents dont je ne vous ai donné qu'un aperçu.

Une année plus tard, Ætina fut placée dans une maison d'éducation. Quant à moi, une puissance occulte semblait peser sur ma destinée, et je restai dans le monde. Zitzka, auquel me rattachaient des liens de parenté, me donna une hospitalité généreuse, et je ne lui ai rien caché de ma position ni de l'espèce de malédiction qui s'attache à moi ; car je ne puis me le dissimuler, celui qui, homme ou démon, me donna le nom de Satanais, exerce toujours son influence sur ma volonté et sur mes actions. Le quinze de ce mois, le quinze avril, j'aurai atteint ma vingtième année. A présent, reprit Satanais, j'ai une faveur à vous demander, car c'est la dernière fois que nous nous rencontrons. Demain, dès le lever du jour, je partirai pour retourner dans mon pays natal, et je voudrais vous prier d'accorder votre protection et votre amitié à ma sœur Ætina. La même destinée qui me force à quitter l'Europe lui ordonne, à elle, de rester. Nous n'aurons même pas la satisfaction d'être ensemble. Mais si vous me promettez, seigneur chevalier, d'être un ami pour ma sœur, je partirai comparative-ment heureuse, ou, dans tous les cas, avec une inquiétude de moins.

— Je jure d'être pour Ætina un ami, un frère dont le dévouement ne se démentira pas d'un seul instant, s'écria Henri frappé de l'accent et des manières de Satanais.

— Merci, mille fois merci ! dit cette dernière. Demain, après demain, et les jours suivants, vous la trouverez sous les bosquets, près de la rivière. Là, elle vous fera connaître ses désirs. Maintenant, seigneur chevalier, adieu. . . . Adieu pour toujours !

Après avoir prononcé ces dernières paroles d'une voix tremblante d'émotion, elle s'éloigna rapidement, et disparut bientôt dans l'ombre.

XXI

Une rencontre sur la route de Prague.---Blanche et Henri de Brabant.

Au lieu de retourner directement à l'autel du Faucon-d'Or,

Henri de Brabant, dont l'esprit était agité de mille pensées diverses, alla retrouver son cheval, qu'il avait laissé près de l'entrée des jardins, et gagna la porte de l'Est.

Le temps était devenu tempétueux; et, par intervalles, le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues étroites de la ville.

Il était près de dix heures, et les sentinelles venaient d'être relevées aux divers postes du château. Lorsqu'il arriva à la porte, les soldats lui barrèrent le passage et lui déclarèrent qu'il ne pouvait être autorisé à sortir de la ville, à une pareille heure, sans une permission spéciale signée du général Zitzka.

Le chevalier s'attendait à cet obstacle; et tout en ayant l'air de discuter avec les soldats sur la sévérité d'une pareille consigne, il fit briller à la lumière d'une torche la bague que, on se rappelle, le capitaine des Taborites lui avait donnée lors de son passage dans le camp. L'effet fut instantané.

— Passez, dit l'officier de service.

Et la sentinelle lui présenta les armes.

Le pont-lévis s'abaissa; quelques minutes plus tard, le chevalier fut hors des faubourgs de la ville, et gagna la campagne.

Il marcha ainsi longtemps, absorbé par le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Satanals, et par les préoccupations que lui causaient les affaires du pays. Tout à coup, son cheval, qu'il avait laissé à peu près libre de choisir sa route, et qui s'était engagé dans un chemin creux conduisant à la Maison Blanche, heurta contre une pierre placée en travers, et s'abattit si malheureusement que le chevalier supporta tout son poids. L'animal se releva par un effort vigoureux, mais Henri de Brabant demeura étendue à terre, sans connaissance. Il n'était pas sérieusement blessé, mais son cheval, en se roulant sur lui, avait failli l'étouffer.

Le chevalier, toutefois, ne tarda pas à rouvrir les yeux; et, en revenant à lui, il fut tout étonné de voir une femme penchée sur lui et qui lui prodiguait des soins. Quoique la lune se dégagât en ce moment, d'entre les nuages, il ne put d'abord distinguer ses traits, et sa première pensée fut que c'était Satanals; puis, reconnaissant que celle qui s'intéressait ainsi à lui était blonde, il s'imagina que c'était sa sœur Etna.

Mais à peine avait-il conçu cette dernière idée que la jeune femme prit la parole; et quoique sa voix fut harmonieuse, elle était moins douce que celle d'Etna.

— Etes-vous blessé, seigneur chevalier? demanda-t-elle avec un accent plein de bonté et de généreux intérêt. J'en ai peur, ajouta-t-elle, en voyant Henri passer la main sur chacun de ses membres.

— Merci, mille remerciements pour votre sollicitude, belle inconnue, dit le chevalier en se soulevant et en s'appuyant sur le coude. Non, je ne suis pas blessé, mais je suis passablement brisé. Comment aussi, continua-t-il en se parlant à lui-même, ai-je pu être aussi distrait! Où est mon cheval? ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Lorsque, en arrivant ici, je vous ai découvert gisant à terre, je n'en ai pas vu, observa la jeune femme; il s'est sans doute éloigné?

— Celui-ci est donc à vous? demanda Henri en indiquant un bel animal qui broutait l'herbe à deux pas de là.

— Oui, seigneur chevalier, et à votre service pour vous transporter soit chez vous, soit à l'habitation la plus voisine, répondit la jeune femme. Mais, continua-t-elle, si le renseignement qu'on m'a donné est exact, Prague ne doit pas être à une grande distance.

Trois quarts d'heure en marchant bon train, répondit Henri qui était parvenu à se remettre sur ses jambes. Depuis combien de temps étiez-vous là à me prodiguer des soins? demanda-t-il.

— Depuis dix minutes à peu près. J'ai cherché à vous débarrasser de votre casque qui vous étouffait, mais je ne savais comment le détacher. Heureusement j'avais un flacon d'eau dans ma valise, et en vous en jetant quelques gouttes sur le visage, j'ai réussi à vous faire reprendre connaissance, ajouta la jeune femme avec une franchise qui n'excluait pas la modestie.

— Acceptez mes plus sincères remerciements, exclama le chevalier; et en échange de votre bonté, permettez-moi de vous offrir mes services, si je pouvais jamais vous être utile. Car il me semble que vous voyagez seule, et à une heure dangereuse. Mais, grand Dieu! est-ce possible? s'écria-t-il dans un transport d'étonnement, en distinguant ses traits à la lueur des rayons de la

lune, qui tombèrent obliquement sur sa tête.

— Que voulez-vous dire, seigneur chevalier, qu'avez-vous? demanda la jeune fille, effrayée par cette brusque exclamation.

— Oui, c'est bien elle! continua Henri sans répondre à sa question: je n'ai pu oublier un visage si plein de douceur! Il suffit de l'avoir contemplé une fois pour en conserver toujours le souvenir!

En remarquant que le chevalier avait les regards fixés sur elle, la jeune fille baissa les yeux et rougit profondément.

— Pardonnez-moi, dit Henri de Brabant à la vue de son embarras, pardonnez-moi si je ne me suis pas empressé de vous expliquer la cause de mon étonnement. Mais cette rencontre est si extraordinaire; en me portant secours dans cette plaine solitaire, vous vous êtes amplement acquittée du service que je vous ai rendu il y a quelques semaines, la nuit, dans une forêt.

— Je vous comprends à présent, seigneur chevalier! exclama la jeune fille en partageant la surprise dont Henri de Brabant avait peine à revenir. Vous êtes le guerrier généreux qui m'avez sauvée des mains de Rodolphe de Rotenberg.

— Rodolphe de Rotenberg! s'écria Henri de Brabant. Comment, c'est lui, le misérable, qui vous emportait, et avec qui j'ai croisé mon épée? Ah! cela me donne l'explication de l'hospitalité que j'ai reçue de lui, pendant les quelques heures que j'ai passées au château de son père. Il m'a reconnu, et pour se venger, il m'a logé dans des appartements depuis longtemps inhabités. Mais, n'importe! ajouta le chevalier en s'interrompant soudainement au milieu de ses réflexions. Dites-moi, Blanche, car je n'ai pu oublier le nom que le garde forestier et sa femme donnaient à leur enfant d'adoption, dites-moi, comment se fait-il que vous voyagiez si loin de votre demeure, sans protecteur, sans ami? Est-ce qu'il est arrivé malheur au bon Gaspard? La mort vous aurait-elle privé de ceux que vous aimiez si tendrement?

— Non, seigneur, répondit Blanche d'une voix que l'émotion rendait tremblante; mes parents adoptifs se portent bien, Dieu merci! Je me rendais à Prague pour accomplir une mission des plus importantes, et...

Mais elle s'arrêta court, car elle se rappela que la position du chevalier lui était parfaitement inconnue, qu'il pouvait être un ami des Taborites, et conséquemment un ennemi des trois seigneurs que Zitzka avait fait emprisonner.

— Ma chère Blanche, dit Henri en s'apercevant combien elle hésitait au moment d'entrer dans une explication, je ne cherche point à m'immiscer dans vos affaires, et en vous faisant la question que je vous ai adressée, je n'étais point mû par un sentiment de curiosité. Vous agissez prudemment en vous montrant réservée vis-à-vis des étrangers; et, dans la ville où vous allez, vous aurez besoin de tout votre sang-froid et de tout votre jugement, car il y a à Prague, en ce moment, bien des intérêts qui se heurtent, peut-être bien des intrigues. Ainsi donc, gardez bien vos secrets, ne permettez à personne de lire dans vos pensées, ne demandez ni aide ni conseil aux étrangers, et en agissant ainsi, vous éviterez bien des dangers.

Blanche n'eut pas le temps d'exprimer au chevalier sa reconnaissance pour ses excellentes recommandations, car à peine avait-il cessé de parler qu'on entendit le galop rapide d'un cheval, qui en peu d'instants arriva jusqu'à eux.

— C'est mon cheval! cria Henri en se jetant au-devant de l'animal qui se laissa saisir sans difficulté.

— A présent, ajouta-t-il en caressant son cheval de la main, nous allons pouvoir nous rendre à Prague, c'est-à-dire, si vous acceptez mon escorte.

— Très-volontiers, et avec reconnaissance, répondit la jeune fille avec la franchise qui la caractérisait.

Et, en parlant ainsi, elle monta sur son coursier avec une agilité qui ne permit pas au chevalier de lui offrir son aide.

— Vous montez supérieurement à cheval, Blanche, observa Henri, qui, souffrant de sa chute, fut plus long à se mettre en selle.

— Dix jours se sont écoulés depuis que j'ai quitté mes parents adoptifs, dit la jeune fille en soupirant, et je n'ignore pas que quatre auraient dû me suffire pour arriver à Prague.

(A continuer)

Louis BATHÉLIE